UNE ÉNIGME DU CARMEL

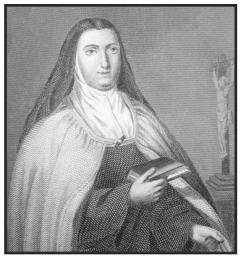
LA PRINCESSE EMPOISONNÉE



KEVIN COHALAN
MEMBRE DU CA DE LA SHGP

LE CRIME N'A PAS EU LIEU SUR LE PLATEAU-MONT-ROYAL, MAIS UNE AUTEURE MÉCONNUE DU PLATEAU NOUS EN RELATE L'HISTOIRE — PRESQUE EN EXCLUSIVITÉ!

C'EST **BERTHE SÉNÉCAL** (1891-1972), Carmélite de Montréal — en religion Sœur Berthe du Carmel —, qui raconte succinctement les faits, en énumérant les grandes Carmélites de l'histoire de France : *Nous terminerons cette liste,* dit-elle, *qui pourrait s'allonger encore, par la plus illustre de toutes : Mme Louise de France, fille de Louis XV, qui entra au Carmel de Saint-Denis, en 1770, et prit le nom de Thérèse de Saint-Augustin… Pendant dix-sept ans, elle fut un sujet d'admiration par ses vertus d'humilité, de prudence, de douceur et d'aimable gaieté. Elle mourut en 1787, empoisonnée par une poudre mystérieuse qu'elle respira en baisant des reliques envoyées par des inconnus qui en voulaient à sa vie…*



Mère Thérèse de Saint-Augustin : « Je suis en droit de prononcer que la Carmélite est plus heureuse dans sa cellule que la princesse dans son palais.»

(Frontispice de la biographie de 1857 où la nouvelle de l'empoisonnement est publiée pour la première fois. Grande bibliothèque, collection Saint-Sulpice)

LOUISE DE FRANCE, née en 1737 — sa mère, Marie Leczynska, épouse de Louis XV, avait eu dix grossesses en dix ans — est appelée « Madame Septième » selon l'ordre de naissance. (« Madame Dernière », aurait prononcé son père.) Se démarquant de ses frères et sœurs par son tempérament vif et joyeux, elle est la première Fille de France depuis cinq siècles à devenir religieuse.

DANS QUELLE MESURE la perte du Canada, et même l'effondrement de l'Ancien Régime, sont-ils le fait de l'insouciance du « scandaleux et blasé » Louis XV (1710-1774)? Impossible de le dire. La princesse, tout en étant très consciente de ses faiblesses, adore son père, qui la visite souvent au couvent. Elle cherche dans les austérités du Carmel une voie d'expiation pour lui et pour la France.

EN TANT QUE RELIGIEUSE, elle s'abstient de se mêler de la politique — sauf quand les intérêts de la religion sont en cause, ce qui est souvent le cas quand, comme elle, on considère toute opposition au roi comme un quasi-sacrilège. En raison de sa naissance, de sa vocation et de ses convictions, et malgré le cloître, Thérèse de Saint-Augustin émerge en grande figure du parti dévot (celui-là même qui, à ses beaux jours, était à l'origine de la fondation de Montréal). Rendus à l'époque des Lumières, les dévots avaient perdu beaucoup de terrain devant les philosophes : la princesse voit la religion comme une citadelle assiégée. Elle consacre une correspondance « aux proportions ministérielles » à sa défense, si bien que sa nièce Marie-Antoinette (1755-1793) est réputée de l'avoir qualifiée de « la petite Carmélite la plus intrigante du royaume ».

EN NOVEMBRE 1787, le parti dévot est épouvanté par un geste qui paraît anodin aujourd'hui : la publication par Louis XVI (1754-1793, neveu de Madame Louise) d'un édit de tolérance, restaurant aux protestants de nombreux droits civiques. L'abbé Proyart, futur biographe de la princesse, déclare — prophétiquement? —, dans un discours prononcé devant le roi, « Aussitôt que vous aurez réhabilité le protestantisme dans votre royaume, votre trône se trouvera posé sur un volcan ». Thérèse de Saint-Augustin est atterrée. La nouvelle, selon sa biographe carmélitaine, est *comme un glaive de douleur qui pénétra son âme et la plongea dans une angoisse mortelle*. Elle reçoit le même jour une enveloppe portant l'inscription « Reliques du Père éternel ». *Elle rompit le sceau, et vit un gros paquet de cheveux tout recouverts d'une poudre qui n'était que du poison. Ne s'en étant nullement méfiée, elle l'avait aspirée, et en avait senti les effets immédiatement. Elle n'en dit pas un mot, et la portière la vit jeter vivement le tout au feu*. Madame Louise meurt un mois plus tard, le 23 décembre 1787, à la suite des semaines des souffrances atroces. (Sa mort prématurée lui a peut-être épargné un rendez-vous avec la guillotine.)



Ce portrait de Madame Louise à l'âge de dix ans, œuvre de Jean-Marc Nattier (1685-1766), est conservé au château de Versailles. L'artiste cache la légère scoliose dont elle souffrait.

SŒUR BERTHE SÉNÉCAL parle du mystérieux empoisonnement à deux reprises : dans un premier temps, dans

l'œuvre de sa vie, la biographie *Mère Séraphine du Divin Cœur de Jésus. Fondatrice et prieure du Carmel de Montréal* (1944), et par la suite, dans l'opuscule *Le Carmel. Son Histoire. Son Esprit. Sa Vie* (1949).

Berthe Sénécal, née en 1891 dans le quartier Saint-Henri de Montréal, est l'une des premières bachelières montréalaises et une musicienne accomplie avant son entrée en 1914 au Carmel de Montréal, dont elle sera élue prieure en 1956. Bien que son nom n'ait jamais figuré sur une page titre — sa vie de Mère Séraphine est anonyme — et que son unique livre soit le remaniement d'un autre publié 36 ans auparavant, elle mérite considération comme une grande écrivaine méconnue du Plateau-Mont-Royal. Son œuvre transforme radicalement sa source : chaque chapitre, chaque paragraphe, chaque phrase sont retravaillés afin de créer un livre nouveau qui respire lui-même cet air de noble simplicité qu'il entend conférer à son sujet.



Berthe Sénécal vers le milieu des années 1950, pendant son priorat

(Photo gracieuseté du Carmel de Montréal)

L'histoire de l'empoisonnement n'est qu'une anecdote que Sœur Berthe raconte en passant. Où l'a-t-elle prise? Pour les novices carmélitaines de son époque, la lecture de la vie de Madame Louise était recommandée, et l'œuvre privilégiée était celle du Carmel d'Autun, publiée en 1857, qui divulguait cet épisode pour la première fois et se trouvait présente dans la bibliothèque du Carmel de Montréal. Le livre était digne de confiance : son auteure Mère Stanislas Tourel avait été la novice de Mère Raphaël, qui, elle, avait été la novice de Madame Louise elle-même. Pourtant, soixante-dix ans d'histoire et « l'abîme de la révolution » le séparaient des faits; et, pour les religieuses, la tentation était forte de vouloir ajouter aux autres titres de gloire de l'héroïne celui de martyre.

Pour la plupart, les biographes de la princesse n'acceptent pas l'empoisonnement comme un fait établi. Proyart et Grandmaison n'en font pas mention. De tels bruits étaient fréquents à l'époque, ayant couru lors des décès du Dauphin, le frère de Louise, en 1775, et du Pape Clément XIV, en 1774 (les accusés dans ce dernier cas étant les Jésuites!). Un siècle plus tôt, « l'Affaire des Poisons » avait ébranlé la cour de Louis XIV. Madame Louise elle-même écrivait dans sa dernière lettre, le 17 décembre : *Depuis quelques jours, j'ai des grands maux d'estomac, j'avoue que c'est ma faute, j'ai le cœur trop sensible et les nouvelles qu'on m'a apprises de la révocation m'ont fait une peine dont je ne suis pas la maitresse.*

Est-ce que la vénération des religieuses pour Madame Louise les induisait en erreur? Bernard Hours essaie de résoudre la question, en présumant que son décès est dû à des causes naturelles : « La mort de Madame Louise, dit-il, fut si rapide et si brutale que les rumeurs les plus extravagantes coururent. Pour les uns, l'édit de novembre 1787 l'avait tuée… Selon les carmélites leur Mère avait été empoisonnée… Remplies de douleur et de dévotion », poursuit Hours, certaines religieuses auraient pu bâtir de bonne foi une légende « à partir d'un petit fait, réel sans doute : peut-être un mauvais plaisant avait-il jugé très spirituel de faire une farce à Mère Thérèse de Saint Augustin dont on connaissait bien la passion des reliques! »

Martyre ou non, Madame Louise est proclamée vénérable par Pie IX en 1873, et la cause de sa béatification se poursuit aujourd'hui.

Ses derniers mots, « qui résumaient naturellement l'ardeur de son caractère et le but de sa vie », sont célèbres : *Dépêchons. Au galop! En paradis!*

Quelques-uns de ses propos

Aucune morosité chez Madame Louise : autant par esprit que par naissance elle est Fille de France.

Courir deux lièvres à la fois

Voici sa réplique à l'ambassadeur français à Rome, le Cardinal de Bernis (1715-1794), qui voulait savoir, à propos de béatifications de Carmélites, pourquoi elle soutenait deux causes en même temps :

« Je voudrais de tout mon cœur que toutes deux fussent béatifiées. Mais j'ai toujours entendu dire qu'il ne fallait pas courir deux lièvres à la fois. Vous verrez que ce sera l'avocat du diable qui, inspiré par son rusé client, aura levé ce second lièvre pour nous donner le change et nous les faire manquer tous deux. Il serait bien attrapé si cette finesse réussissait, au contraire, à nous en donner deux pour un. Vous êtes bien capable, Monsieur, de lui jouer ce tour, et je vous avoue que je l'espère. Mais si cela était impossible, travaillez uniquement pour la vénérable mère Anne de Jésus, et laissez là la vénérable mère Madeleine de Saint-Joseph. Son tour viendra peut-être ensuite, mais il faut que la mère passe avant la fille. » (Lettre de 1772)

Autoportrait

« Votre servante est fort petite, grosse tête, grand front, sourcils noirs, yeux bleus gris bruns, nez long et crochu, menton fourchu, grasse comme une boule et bossue. On dit cependant que depuis qu'elle est revêtue de l'élégant habit du Carmel, il n'y paraît que peu. Elle s'en moque, cela ne lui a jamais rien fait depuis l'âge de raison. Du reste, pourvu que sa figure ne vous répugne pas et que vous ne voyiez en elle que son cœur qui vous est tout dévoué... » (Lettre à la Mère prieure du Carmel de Bruxelles, 1783)

***Voir** les vies de Madame Louise par l'abbé Proyart (1793), le Carmel d'Autun (1857), Geoffroy de Grandmaison (1907, ouvrage couronné par l'Académie française) et Bernard Hours (1987). (Quelques expressions entre guillemets sont empruntées aux deux derniers.) L'œuvre qui fournissait la base pour celle de Sœur Berthe, l'*Histoire *de Mère Séraphine de 1908 « par une religieuse de ce monastère » (laquelle ne mentionne pas Madame Louise), a été publiée par l'Imprimerie de l'École Catholique des Sourds-Muets, angle Saint-Dominique et Laurier.*

***Remerciements** à Frère Maximilien-Marie du Sacré-Cœur, auteur du blogue du Mesnil-Marie, pour la référence à la biographie de 1857, à Mgr Norbert Lacoste et Jean Lacoste, de l'Association des familles Lacoste, pour des renseignements généalogiques relatifs à Sœur Berthe, à Louise Hodder, pour la lettre circulaire publiée lors du décès de sa grande-tante Berthe en 1972 par le Carmel de Montréal, et, pour leur aimable collaboration, aux Carmélites de Montréal elles-mêmes.*